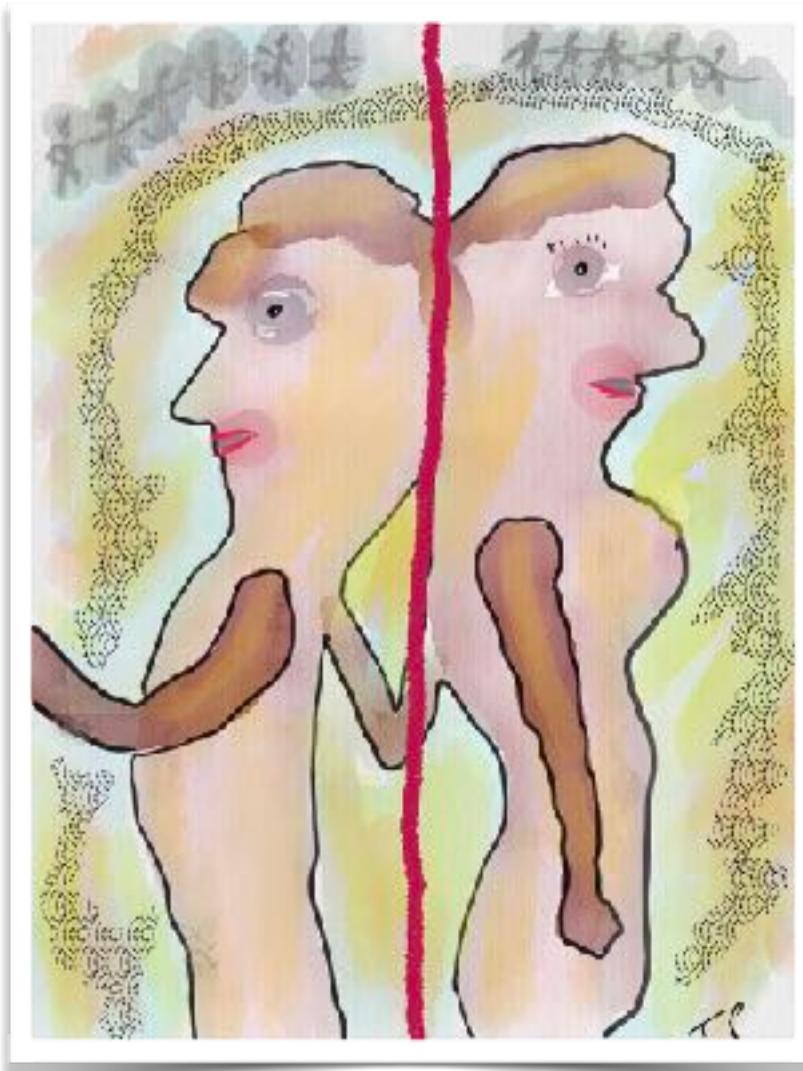


Thierry Piras

Acheminement à l'acte du penser

« Pour une méthodologie du questionnement »



Mars 2017

Thierry Piras - Psychanalyste

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

www.enpasseenalytique.com

S'approcher de l'acte du penser, c'est très certainement avant tout bâtir une méthodologie du questionnement. Bien au-delà des « pourquoi », « comment », et puis encore « de quoi ou de qui », l'acheminement à la question rompt avec l'évidence du semblant pour une quête des mécanismes profonds qui sous-tendent toute réflexion. Si réfléchir, c'est avant tout se voir dans le miroir de sa propre représentation face à un questionnement, celui-ci impose une logique de déconstruction, reconstruction pour en saisir les infimes parcelles d'un sens souvent obscur. Se questionner relève d'une certaine volonté consciente de comprendre et de tenter de mettre en évidence, non plus seulement des réponses, mais des mécanismes, des relations, des rapports qui s'engendreraient de l'existence même de ce quelque chose qui porterait l'acte du questionnement. Le questionnement, s'il met en oeuvre les processus cognitifs du sachant, il est tout autant un chemin de transmission vers un autre directement identifiable ou supposé, mais toujours existant, ne serait-ce que comme support de désir ou de projection. La méthodologie du questionnement ne semble toutefois pas s'inscrire dans une logique immédiate du besoin. La formulation d'une question relève le plus souvent d'une attente caractérisée par la nécessité d'une urgence, d'un besoin intermédiaire pour procéder à une autre tâche ou réalisation. Le fameux « quelle heure est-il ? » s'inscrit dans cette logique opérative d'une relative gestion du temps. La demande de définition d'un mot ou d'un concept relèverait d'un préalable quasi magique à toute avancée dans le raisonnement. Que signifie par exemple, le terme de rencontre ? L'octroi du laissez-passer d'une définition du dictionnaire, aussi précis qu'elle puisse l'être serait ajustée à une certaine satisfaction, traduite en quelque sorte sous la forme simpliste, je vous l'accorde du « je comprends ce que ce terme signifie ». Le lecteur de ces définitions, aussi pertinentes soient-elles, n'en donne matière qu'à la seule question du « pourquoi ou du comment et du qu'est-ce que cela signifie », mais nous restons bien loin du questionnement. Il ne fait plus qu'installer la question, mais pose la détermination à regarder le « fait d'être interpellé par quelque chose qui pose problème ». Le « quelle heure est-il ? » s'il fait question et fait invitation directe à une observation d'une montre ou horloge, le questionnement quant à lui semblerait prendre le chemin d'une réflexion sur la problématique du rapport au temps, de l'angoisse à la finitude par exemple. D'un côté, nous aurions un besoin d'information, de l'autre nous entrerions dans un acheminement au savoir de l'essence. Prenons une nouvelle question qui porterait sur la note ou le résultat que l'élève ou l'étudiant serait susceptible d'obtenir dans une première évaluation de son ressenti après le contrôle, l'examen ou le concours. Le questionnement dans ce champ pourrait nous mener sur la

réflexion sur l'analyse des processus d'apprentissage, sur les méthodes de préparations aux échéances d'évaluations, ou bien encore sur l'intégration de ces examens au cœur des besoins de la société. Dans ce cadre-ci, le questionnement pourrait envisager l'analyse des modes de réussites de la jeunesse et leur place dans l'avenir d'une société. La question appelle une réponse, le questionnement met de côté toute réponse immédiate, pour construire le chemin d'un raisonnement sur ce qui devrait être dévoilé. Identifier ce qui pose problème, comme nous le pose la définition du questionnement, est la démarche qui consiste à s'extraire du semblant d'évidence pour parvenir à l'identification des problématiques afférentes au support même du questionnement. Nous allons prendre l'exemple de la thématique de la rencontre, pour tenter de mettre en évidence les mécanismes d'une méthodologie du questionnement, et de ce fait nous lancer sur la piste de l'acheminement à l'acte de penser.

Il est de constater tout d'abord, la profonde vulgarisation de ce terme de rencontre. On parle tant de rencontre amoureuse, de groupes de rencontres, de rencontres plénaires, de rencontres marketing, etc. Cette expression semble porter en elle-même la somme de tout ce qui serait nécessaire à sa compréhension. La rencontre est posée comme le fait de mise en évidence de sa forme verbale, « rencontrer ». Une tautologie nous porterait ainsi à poser : quand je rencontre, je fais une rencontre. Il serait alors de se demander ce que peut apporter la forme de substantif à la forme purement verbale, si ce n'est la possibilité de la qualifier, de la préciser, de la compléter. Comme poser pour le verbe rencontre, des précisions. Il pourrait s'agir d'une rencontre agréable, profitable, bénéfique, incomplète, annulée ou bien encore judicieuse, pertinente, inutile, dangereuse. Ainsi, la seule forme verbale ne semblerait pas suffisante pour formuler du sens à son propre énoncé. La forme du substantif, avec adjetif, adverbe ajouté ou propositions circonstancielles mises en place seraient plus à même de poser les limites d'un sens, que le seul mot de rencontre ne semble pas apte à imposer. Prenons l'énoncé cette rencontre entre les partenaires sociaux s'est soldée par l'échec de tout compromis ». Dans ce cas précis, le mot « rencontre » ne donne aucune information pertinente; il faut obtenir davantage d'expressions pour aller au-delà de la simple information événementielle. Les questions portées sur « rencontre », pourraient être de l'ordre de l'informatif, comme le lieu de la rencontre, les participants, l'ordre du jour, les attentes de cet évènement. Le processus de questionnement sur « rencontre » installerait non plus la simple dimension du fait, mais celui du champ conceptuel. Il ne s'agit plus seulement de se questionner sur les aléas des rencontres, sur leurs incidences ou conséquences, mais bien de porter attention au concept même de rencontre. Comme dans une recherche sur un palimpseste, le

questionnement sur « rencontre » fait invitation au dévoilement, non plus seulement sur le sens apparent, mais sur l'absence. De cette absence qui pourtant obère à jamais toute utilisation si particulière d'un énoncé. Avec le regard porté sur l'identification des systèmes qui sont à révéler dans tout concept, le sachant tend à reconstruire une logique de sens. Dans ce cas présent de « rencontre », il conviendrait à la fois de décomposer les sous-éléments qui composeraient ce concept et d'envisager la nature des éléments référentiels qui structurent chez le sachant sa propre vision de ce concept. Ces éléments référentiels sont les composants qui élaborent et structurent l'acte de penser de chacun. Il peut s'agir par exemple des orientations qui mèneraient le sachant vers le savoir; par exemple, la place du rapport au temps, le sens de l'altérité et de la mèmeté, mais aussi la réflexion sur le mouvement et l'immobilité. Dans l'examen du concept de « rencontre », la part du temps semble déterminante comme celle du mouvement. L'idée même de rencontre pose l'existant d'une trame temporelle. L'avant-rencontre élabore ce qui sera l'après même de toute rencontre. Et ce, par la nature des représentations que porte l'individu qui se détermine plus ou moins volontairement dans ce processus de rapprochement avec l'espace autre. Le mouvement et son corolaire l'immobilité, signent la nature de ce qui se joue ou pourrait se jouer, non plus seulement entre deux individus, mais dans l'évolution des représentations de ce qui est nommé « rencontre ». Si un certain déplacement spatial existe entre les deux individus, comme dans la relation amoureuse ou conflictuelle, c'est la nature même des mouvements, comme le balancier, qui mène le sachant non vers l'autre, mais vers une altération de ses représentations. Le concept de rencontre n'est pas fixe. Il ne serait d'ailleurs pas vain, de se questionner sur son existence comme fait de projection, d'acte fantasmatique, et non plus seulement comme la description d'un fait résultat. Pour s'impliquer dans le processus de questionnement sur le concept de rencontre, il est nécessaire de laisser de côté, du moins pour un moment ce qui qualifierait ce substantif (rencontre de ceci ou de cela), pour entreprendre une exploration du concept lui-même. Pour ce faire, il faut tout d'abord s'extraire de la seule définition ou des recherches éthologiques au demeurant nécessaires, pour confronter cet énoncé au champ de vos référentiels propres qui pourraient s'adjoindre. Il ne s'agit pas ici d'identifier comment vous comprenez ce terme ni comment vous pourriez l'utiliser ni vous laisser dans le descriptif ou l'analyse du contexte dans lequel il est utilisé. Mais alors que faire? Ce n'est pas spécifique au concept de rencontre, vous allez devoir mettre à plat l'ensemble de ce qui constituerait vos référentiels qui soutiendraient votre acheminement à l'acte de penser. Prenons quelques exemples. Une première lecture nous mène à poser les axes de besoins, d'attentes, d'utilité, de dépendance ou de complémentarité. La rencontre, si elle

fixe ce quelque chose qui semble contraire à un pont entre deux individus, nous invitera à examiner les processus de mise en oeuvre. Si la rencontre est le résultat ou le constat d'un rapprochement, il conviendra de se porter sur les problématiques d'historicité, d'interactions, voire d'identifier la nature d'un résultat au vu d'un projet premier. À ce niveau, nous « collons » encore trop avec l'étude du concept de rencontre dans ce qu'il fait lien ou fonction entre deux individus identifiés. Pour mieux comprendre ce qui se joue dans la relation, il s'agit de se tourner vers le champ d'une plus grande abstraction de ce concept. À savoir, « rencontre », non plus seulement comme quanteur d'une relation entre nos deux items, mais « rencontre » comme révélateur de sachant en tant que sachant de son mode référentiel. Il ne convient donc plus seulement de décrire le perceptible, d'analyser même l'induit, la lecture du désir en ferait partie ici, mais de mettre à jour la somme de ce qui constitue le sachant comme tel, quant à ce concept ou un autre d'ailleurs. La réflexion accepte de ne plus se porter sur le seul concept de rencontre, mais sur ce qui structurait la réflexion quant aux axes généraux du questionnement. À ce moment, le questionnement ne porterait plus sur la rencontre ou tout autre énoncé, mais sur ce qui fonde ou fonderait le sachant dans l'identifiant même de sachant. Pour illustration, mes recherches personnelles se portent depuis un certain temps, sur le rapport au mouvement et à l'immobilité, sur la gestion et la représentation du temps, ainsi que sur les limites quant au Je et au Tu, dans le champ des représentations et des faits de langage.

Sans développer ici ce qui fera d'ailleurs l'objet d'autres contributions, il est possible de proposer à la confrontation, plusieurs problématiques. Le constat de départ ou l'hypothèse première serait que toute rencontre, quels que soient sa forme et son résultat, ne serait en fait que le révélateur d'un semblant. Certes, dans une rencontre amoureuse, un couple peut se former ou se défaire, une rencontre professionnelle peut ou non aboutir, mais le résultat ne donne pas d'indication sur ce qui constituerait l'individu dans ce processus de rencontre. Il n'est pas non plus ici question de découvrir pourquoi telle ou telle rencontre ne se constituerait qu'en échec. Mais de pouvoir mettre en lumière le ou les moteurs qui installeraient en mouvements les individus pour produire ce que nous nommons rencontre. Si la rencontre peut être qualifiée de mouvement spatial entre deux individus, elle induit aussi l'observance du temps. De ce temps nécessaire à ce que les choses qui concourent au rapprochement puissent se faire et se défaire, le plus souvent dans la foulée. Mais le mouvement n'est pas que le déplacement physique, il est aussi le miroir invisible des évolutions, des transformations de ce qui constituerait chaque individu au plus profond de son essence. La rencontre pourrait alors se poser comme problématique, non des

relations entre individus, mais conflits entre les différents réels qui affectent le parlant, et ce tout au long de son existence. L'attirance ou le rejet de l'un pour l'autre, ne traduit-il pas en effet, un véritable curseur d'une plus ou moins grande absence à la rencontre avec ce que l'individu se sait à lui-même? L'observation des comportements lors des groupes de rencontre, comme les « speed dating », tenterait à nous informer, des non-liens existants au sein de chaque participant, quant à la connaissance qu'il saisit de ses profondeurs. La réalité d'une chimie des phéromones, croisée à la représentation d'un plus ou moins écart aux modèles dominants, peut nous fournir des trames d'explications d'une accroche au mouvement de la rencontre. Le mouvement vers l'autre ne serait ainsi qu'un semblant d'une altérité, pour une prédominance d'une mèmeté à soi-même. Posons ainsi l'hypothèse que le sujet Δ se confronte à une attirance apparente vers Σ comme l'autre, alors qu'il ne s'agirait que d'une confrontation à sa propre mèmeté, simplement sublimée dans la perception d'une transposition. De ce déplacement, encore mouvement, pour adoucir l'individu à son propre vécu narcissique.

Ne chercherions-nous pas ainsi à mettre en évidence que toute étude de fonction ou de relation entre un Je et un Tu, au-delà de la simple évidence serait un semblant de ce qui se fournit de l'observation? Prenons cette phrase, mainte fois entendue en analyse : « j'ai raté l'occasion d'une belle rencontre ». L'analysant semble bien parler d'une conquête à connotation amoureuse qui ne se serait pas soldée par une réussite attendue ou espérée. Déplions la démarche de rencontre avec l'au-delà du palimpseste, pour tenter de cerner que dans l'échec se porterait justement pour cette personne l'impossibilité à traduire en pensée et en acte ce qui se porterait sur les rives de la réussite. Perdurer l'échec peut satisfaire au réel de la jouissance. Dans ce mouvement où le plaisir, lui serait intolérable, car identificateur d'une toute autre dimension de l'être. Alors pourquoi ne pas poser ce postulat, que toute rencontre à l'autre permettrait de fait, de faire écran à toute révélation sur des failles psychiques identitaires, impossibles à passer en langue. La méthodologie du questionnement ne s'enferme pas dans un dogmatisme du fait, mais dans la découverte progressive du sens. Si la question engendre la réponse, le questionnement ne peut que susciter encore et encore l'interrogation, la confrontation au delà de toute évidence, de tout semblant. Ne conviendrait-il pas alors de modifier le titre initial? Le « Pour un questionnement de l'acte méthodologique » nous fournirait-il une trace plus conséquente, quant à la limite du semblant?

- *Pour contribuer au travail du prochain séminaire didactique*